

Les chroniques du facteur urbain (Montréal, P.Q.)



Luc Thibert



Luc Thibert

Les Chroniques du
facteur urbain
Montréal, P.Q.

© Luc Thibert, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7772-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'aimerais faire un remerciement tout à fait particulier à la personne qui partage ma vie depuis plusieurs années déjà : mon épouse Guylaine, dont la généreuse confiance habite les pages de ce livre et auprès de qui j'ai trouvé l'enthousiasme, la sensibilité et surtout l'humanité indispensable à la maturation de ce projet.

Aussi, comment passer sous silence le précieux apport de mon ami et conseiller, André Lanoue, qui traque de son œil aiguisé les moindres coquilles tant lexicales qu'orthographiques avec sa rigueur éclairée habituelle.

La forme littéraire

Quelle est la forme littéraire des écrits que je vous propose ici ?

Je les nomme chroniques, mais en sont-elles vraiment ?

J'ai essayé de creuser la question par le biais de l'internet. Il y a tellement de formes littéraires qu'il devient difficile d'apposer l'étiquette adéquate. Prenons l'essai littéraire pour commencer. On appelle un essai un ouvrage qui propose une réflexion, qui confronte des opinions, expose un point de vue personnel sur un thème dans un domaine donné (moral, philosophique ou politique). L'énonciateur se met en scène dans le texte et il s'adresse à un lecteur. Il n'apporte pas une démonstration complète, il propose plutôt une intuition réfléchie. Il est émaillé de nombreuses citations et ouvre un maximum d'angles d'attaque. C'est le domaine de la pensée libre et vagabonde. Je réponds en plusieurs points à cette définition, sauf peut-être au niveau de la taille du texte. Pris au pied de la lettre, chacun de mes textes serait un bref essai en soi... La nouvelle, quant à elle, prend la forme du récit. C'est un texte narratif, une histoire que l'on raconte. On emploie des figures de style, exploite les ressources de la langue pour créer des effets, captiver le lecteur, susciter en lui des émotions et des réflexions. Sa récente petite sœur porte le nom de micronouvelle. Au niveau de la taille du texte, c'est un peu à cette dernière qu'appartient le créneau dans lequel je pourrais m'insérer. Dans mes recherches, je suis tombé sur ce petit bout de phrase qui illustre métaphoriquement la différence entre ces deux frangines littéraires. La nouvelle nous invite à observer l'intérieur par la fenêtre ouverte. La micronouvelle, par le trou de la serrure ! C'est *cute*, non ! ? Bon, je ne suis pas plus avancé, suis-je nouvelliste ou essayiste ? Continuons l'élégage des nombreuses branches de cet arbre dru qu'est la littérature, histoire de l'aérer un brin et d'y voir plus clair. La chronique, elle aussi, détient plusieurs caractéristiques qui correspondent à la forme de mes courts écrits. Des récits mettant en scène des personnages réels ou fictifs, tout en évoquant des faits sociaux et historiques authentiques, tout en respectant l'ordre de leur déroulement. Elle détient le désir de traiter un événement authentique dans sa globalité sous le couvert d'une investigation personnelle. La présence du chroniqueur lui donne une certaine distance sur ce qu'il raconte, alors que le journaliste propose une vue unique, par le billet d'humeur, la polémique, le

pamphlet, etc. Hum... Attendez, je viens de tomber sur un document intéressant qui stipule que la longueur standard, généralement acceptée pour une microfiction est de 1000 caractères, espaces compris (cec), ou moins. Donc, si je me fie à cette liste, je ferais partie de l'histoire courte qui compte de 2501 à 7500 cec, car une nouvelle courte est de 7501 à 17,500 cec et une nouvelle est de 17501 à 40,000 cec. On y est finalement ! Quoi qu'il en soit, mes écrits sont destinés à produire un effet, ils proposent une discussion d'idées, ils s'interrogent parfois sur des problèmes existentiels, sur les grandes questions de la vie: l'amour, la mort, la justification de l'existence, le pouvoir, l'autre, la vie en société. Alors, semble-t-il que j'écris des *short stories* en plus d'être poète à mes heures... Ça me fait une belle jambe !

(Snowdon)

Je n'aime pas le lundi

Ce matin, neuf ou dix lignes griffonnées tentent de remplir ma feuille : cet état de choses est fréquent quand le moteur de mon inspiration est à plat. Plus tôt, lorsque le point du jour détacha le rectangle de ma fenêtre de chambre dans une tentative de lueur matinale, je m'étais dit : voilà un jour qui sera différent des autres !

Ce réveil mettait pourtant un terme à une nuit où le sommeil n'était que partiellement au rendez-vous. Reprenant ma contenance, j'embarque dans le train-train de mon quotidien routinier. Déjeuner accompagné de l'essentiel : un café bien corsé. Puis cette feuille, quasi vierge, toujours là devant moi à me narguer. Trop d'insistance vaine, je lâche prise et prends finalement le chemin du boulot.

Ce lundi triste, comme tant d'autres, porte les couleurs de Londres, soit pluie et grisaille. Surtout ici, avec comme toile de fond l'interminable ciment de l'autoroute Décarie. Le jour semble vouloir garder la couverture sur la tête afin de poursuivre la nuit. Prêt à entreprendre ma tournée de livraison, je traverse le viaduc qui me donne une vue d'ensemble de la cohue matinale qui défile sous mes yeux. 9H00 pile, la circulation en mode frein, un immense stationnement à perte de vue. D'un côté les phares aveuglants, de l'autre les feux arrière entourés de halos écarlates. Au milieu de ce trafic insipide, le quartier paraît encore plus décrépit et opaque qu'à l'accoutumée. Ce sont ces lundis pluvieux qui inspirent en chacun de nous une horreur presque pathologique. Il est déjà difficile de reprendre le collier après les deux minces jours de repos alloués, pourquoi faut-il de surcroît se frotter à ce *statu quo* impromptu ? Les lundis devraient être défendus, bannis à tout jamais... Dans les voitures, les visages sont longs, les conversations absentes. Pour cause, la plupart d'entre eux sont déjà en retard pour le boulot. Pas la meilleure façon de commencer la semaine. Nul besoin de chercher longtemps pour savoir d'où provenait l'inspiration de Bob Geldorf

lorsqu'il a composé; « *Tell me why, I don't like Monday !* », chanson de son groupe les Boomtown Rats... sans aucun doute de l'un de ces lundis sombres.

Pour ma part, je commence ma livraison, probablement le seul à avoir le coeur en fête. Foncièrement joyeux, par l'ordre de ma nature, mais avouons tout de même que mon travail y contribue grandement. Je fais le plus beau métier du monde : je suis un facteur urbain. Au fait, pourquoi ce jour fut-il différent des autres ? Simplement parce que c'est celui qui m'a donné l'idée de pondre ma première chronique à vie.

Le jeu

Feuille blanche, autre combat où les mots se bousculent au portillon dans ma tête. Puis malencontreusement, je n'arrive pas à les mettre en forme. L'idée première est là, mais il me manque des parcelles, des bribes, un ou deux détails, qui constitueront le ciment qui me permettra de compléter ma pensée.

Cette chronique met en relief un matin en particulier. Un jour où je tente de faire mon parcours quotidien de livraison en habitant mes pensées d'un esprit ludique. Cet état d'esprit (joueur) n'est vivant habituellement qu'en présence de ma fille de 6 ans (quoique plutôt faible et à peaufiner selon la principale intéressée).

Je déambule mon itinéraire en m'imaginant sur une planche de jeu. Un damier dont je parcours les cases une à une, avançant plus rapidement quand j'ai une série de portes sans courrier, à la manière d'une progression propulsée par une paire de six sur les dés, suivie de séries plus lentes, voire saccadées, où les livraisons se succèdent sans relâche. Celles-ci rappelant des paires moins payantes au compteur de nos cubes de jeu. Il m'arrive même de frapper un serpent qui me fait dégringoler de plusieurs cases quand j'oublie au fond de mon sac un colis maladroitement dissimulé et non marqué. On a tous joué au jeu des serpents et échelles.

Cela m'amène à l'endroit précis d'une nouvelle introspection. Cette dernière a vu le jour lors d'une autre lecture récente dont j'ai beaucoup apprécié la teneur.

L'écrivain se posait les questions suivantes : quel est le jour où l'on arrête de jouer ? Le jour où l'on ne sait plus jouer ? Comment et quand oublie-t-on le secret du jeu ? Il y a bien un jour de notre vie où c'est fini. Un moment précis où ça s'arrête d'un seul coup. Comme ça, du jour au lendemain. Est-ce que ce jour se situe à l'adolescence, ou plutôt au début de l'âge adulte ? Ce jour où l'on ne comprend plus l'essence du jeu, en quoi ça consiste. L'auteur en question allait même jusqu'à supposer que ce jour puisse être le pire jour de notre vie; la perte du jeu, l'oubli du jeu. Peut-être un peu fort, mais on est forcé d'admettre qu'on y passe tous. Cette nature puérile, enfantine, espiègle s'en est allée, tout simplement envolée.

Adulte, on est grand, on ne joue pas. De toute façon, on ne sait plus vraiment

jouer et on a trop de choses à faire, on a plus le temps de jouer. Je suis présentement en cours accéléré et intensif de jeu. Ils me sont prodigués de mains de maître par ma fille avec la belle énergie qui l'anime sans fin. Soyons francs, a priori, elle me trouve plutôt médiocre, décrivant mon manque d'implication, sans parler de l'authenticité qu'elle trouve à la base tout à fait déficiente. Mais elle s'entête à me faire retrouver cette essence perdue, déterminée à ce que je puisse à nouveau voir la vie sous un jour que j'ai manifestement oublié. On a pourtant tous été capables de s'inventer des vies, des personnages étant enfants. Mais où se situe donc précisément cette journée du deuil de notre enfance ?